

Amour ou l'art des petits pas *Christine Gruwez*

Dualité comme mal du siècle

L'amour ne commence pas par l'amour mais par devenir amoureux. Selon toute apparence cela ne semble pas aller autrement. Car tout d'abord, l'amour est une affaire de question-réponse. Au fond, la première question n'est pas : « M'aimes-tu ? », mais au contraire : « Quelque chose vient-il à ma rencontre ? ». Alors il commence. Après que, d'innombrables fois, nous nous sommes penchés sur son berceau... tout d'un coup, le petit enfant nous sourit. Cela répond. Ou bien étions-nous la réponse ? Plus tard, il sourit aussi à ses menottes lorsque, par hasard, elles tombent soudain dans son champ visuel. Le premier signe que nous sommes effectivement venus au monde c'est cette question empressée : « Monde, es-tu là ? » Très rapidement elle devient : « Me vois-tu ? » Et plus tard encore : « Me comprends-tu ? » À chaque fois nous attendons que quelque chose ou quelqu'un vienne à notre rencontre. Quelles que soient les réponses, nous ne nous lasserons jamais de les poser, ces questions.

Cela veut dire que nous vivons encore dans une compréhension duelle du monde et de nous-mêmes. Avec une évidence déconcertante, tant cela va de soi, nous introduisons la dissension dans la réalité. Il y a moi et il y a le monde. Dans sa *Philosophie de la liberté*, Rudolf Steiner désigne ce phénomène comme l'érection d'une cloison : « Dès que notre conscience s'éveille, nous dressons cette cloison entre le monde et nous. »¹ La conscience est donc en jeu. D'une compréhension duelle du monde et de soi, on en arrive facilement à une conception du monde dualiste. Ce qui y est caractéristique, c'est qu'il s'agit d'un : ou bien..., ou bien. La réalité se révèle sous le signe d'une paire en opposition : sujet-objet, esprit-matière etc.. Non seulement les deux termes sont en opposition, l'un avec l'autre, mais ils ne se rapprochent pas et ne se laissent réunir en aucune façon. Soit supérieur ou soit inférieur. Dans de nombreux courants spirituels, on retrouve encore de nos jours cette forme de dualisme. Le Je supérieur, qui se tient éloigné des instincts et du tumulte du je inférieur, pour ne pas ainsi en être touché. Que les deux aspects doivent d'une manière ou d'une autre se trouver en connexion, je le pressens bien, mais je ne peux pas me tourner vers les deux comme quelque chose d'unitaire. Cela semble comme si l'unité originelle s'est définitivement perdue. Et j'éprouve une telle perte comme douloureuses, ainsi que la nécessité aussi de devoir choisir entre les deux.

Mais le « ou bien..., ou bien », crée aussi un certain ordre. On peut aussi soi-même se reconnaître pour l'un ou pour l'autre aspect. On sait donc où est sa place. L'appartenance me donne un terrain solide, sur lequel je peux me tenir. Cela commence très souvent même du fait que je me rends clairement compte de ce à quoi j'appartiens ou de ce à quoi je ne veux pas appartenir. C'est seulement alors que je peux me déterminer comme appartenant à quelque chose.

Cette dualité se révèle au plus nettement dans la relation avec mes semblables. Non seulement du fait que je veux m'associer à l'un et carrément pas à l'autre. Mais aussi parce que je fais de mes semblables, mon « entourage », mon monde. J'attends qu'ils viennent à ma rencontre, exactement comme le monde vint à ma rencontre tout petit-enfant. Je veux être vu(e) et compris(e) par eux.

Cette vision duelle du monde et le dualisme qui lui est associé, ont une longue préhistoire. On les rencontre, par exemple dans les divers courants gnostiques qui se sont au plus fortement développés autour du Tournant des âges. Le sentiment de vie gnostique souffre du fait que l'âme a été proscrite de son unité originelle, son vrai pays natal. Elle se trouve à présent face à un monde hostile et étranger, un monde qui n'entend pas ses prières et ses plaintes et ne vient pas à sa rencontre en la consolant. Comme aucun autre, Hans Jonas a présenté cette souffrance comme un « syndrome gnostique ». ² La « souffrance du monde » comme une aspiration ardente et inguérissable à la rédemption qui peut aussi être comprise en définitive comme une rédemption hors de la dualité.

¹ Rudolf Steiner : **GA 4**, *La philosophie de la liberté*, chapitre II. [EAR, p.32, en français, *ndt*]

² Hans Jonas : *Gnose et esprit de l'antiquité tardive*, (Vol. 1-2, 1934-1954), Brill, Leiden-Boston.

La substance tierce

Rudolf Steiner a proposé une issue à ce problème. Non pas comme une délivrance, mais comme un pas librement choisi qui, déjà à lui seul, engage de ce fait à d'autres pas. Une polarité peut survenir d'une dualité. Car le pas hors de la dualité n'est pas un retour à l'unité perdue, mais un pas vers une tierce dimension. La séparation de l'unité, qui mène au dualisme, n'est pas annulée, mais au contraire délivrée du fait qu'à partir d'elle, la possibilité peut naître du nouveau. Dans son écrit saisissant, *La philosophie du Je*³, Roland van Vliet décrit comment il est important de devenir conscient(e) de cette séparation, car en elle se trouve le point de départ de la liberté et plus loin vers l'amour. Quand bien même dans une compréhension duelle du monde règne encore l'absence de liberté, cette compréhension est nécessaire. Roland van Vliet comprend la séparation sujet-objet comme un péché d'origine, mais en même temps aussi comme la condition indispensable de la liberté. Ce péché d'origine est cependant aussi directement associé à l'archétype de tout ce qui est duel : bien et mal — que ce soit ontologique ou éthique — comme une opposition radicale.

Le manichéisme historique était-il un dualisme ? On entend ici par « historique » tout ce qui s'est élaboré et façonné, au cours du millénaire, depuis la prédication de Mani et se trouve aujourd'hui au centre d'un travail académique de plus en plus riche. L'un de ces chercheurs, Jason BeDuhn, met en garde ses lecteurs de « l'ombre portée depuis longtemps des adversaires du manichéisme »⁴ en relation à son interprétation. Une rivalité qui s'est manifestée dans diverses cultures et à diverses époques et a répandu, à maints égards à partir de motivations apologétiques, une image distordue du manichéisme. Par exemple on peut présenter lumière et ténèbre comme déchues d'une unité primitive précédente. On n'a plus dès lors plus à faire avec un dualisme non réductible. Mais on peut comprendre aussi lumière et ténèbre dans leur dynamique comme des principes créateurs, du conflit desquels prit son origine la Création comme tierce élément. On a plus à faire alors avec une relation de polarité, car à cette occasion lumière et ténèbre se mélangent l'une à l'autre et une tierce substance en naît.

Là où bien et mal se conditionnent à l'instar d'une polarité, afin qu'une tierce substance puisse prendre naissance, le futur devient possible. Lorsque Rudolf Steiner en vient à parler d'un manichéisme à venir, il est question de la polarité du bien et du mal.⁵ Quand bien même en de nombreux endroits des textes transmis paraît un dualisme. Il s'agit de la mission de préparer une forme dans laquelle la vraie vie christique peut prendre place à l'époque de culture suivante : « Et cette forme sociétale extérieure doit prendre sa source de l'intention de Mani ».

Une intention est une expression de ce qui vit déjà maintenant en moi, mais qui sera configuré dans l'avenir seulement. C'est une orientation intérieure, un se-mouvoir dans la direction de ce qui doit encore se déployer et ne se laisse donc pas encore déterminer. Autrement dit : la préparation en a déjà commencé, elle doit avoir déjà commencé, car toute forme nouvelle, censée être appropriée, prend naissance d'une vie précédente, le « principe de la vie », comme Steiner l'expose dans la même conférence. Si l'intention de Mani vit, elle ne le peut que dans la vie intérieure. Là seulement elle peut être à la fois cultivée et protégée. Mais comment ?

Les petits pas de la mansuétude

Il y a cette expression de « *Milde* », si difficile à traduire dans d'autres langues. Elle est mentionnée par Steiner en relation au manichéisme en général, « non pas par la punition, mais au contraire par *mansuétude* »⁶ dit-il, par exemple, lorsqu'il est question de la conversion du mal. La mansuétude est un acte et elle a en tant que telle une action. Une action d'une sorte toute particulière.

³ Roland van Vliet : *La liberté le Je et l'amour*.

⁴ Jason Beduhn : *The Light and the Darkness : Studies on Manichaeism and its World*, Brill, 2001.

⁵ Rudolf Steiner , GA 23, *La légende du Temple et la Légende dorée*.

⁶ *Ibid*, conférence du 11 novembre 1904. [Mansuétude est ici à prendre au sens du *Littre*, à savoir « douceur d'âme sereine et inaltérable ». (IV, p.3711), *ndt, bien sûr, cela se discute...*]

Lorsqu'il s'agit de maintenir vivante l'intention-Mani, la mansuétude serait pas exemple la faculté de pouvoir rencontrer son semblable dans sa « grandeur », et certes du fait non seulement qu'on y inclut ses aspects « inférieurs », mais encore, grâce à ces « aspects ombres » cela encourage et laisse apparaître l'élément pleinement lumineux. Le « ou bien... , ou bien » est alors élevé à un « non seulement... , mais encore ». Il ne s'agit pas de voir aussi l'élément pleinement lumineux à côté des aspects ombres, mais au contraire de voir tous les deux, le pleinement lumineux et l'obscur, dans leur conditionnement réciproque, ce par quoi un élément tiers, nouveau, devient possible. Ce qui au début se tient comme une cloison, débouche dans la possibilité d'un nouveau, à l'instar d'un tout premier pas sur le chemin de la formation d'une coupe pour l'avenir.

La mansuétude apparaît comme un acte, qui ne se laisse pas déterminer d'avance. C'est d'abord sa vertu qui fait la mansuétude, lorsqu'elle afflue comme une confluence de lumière et de chaleur. Ceci ne peut être que de tous petits pas. Au fond, ceux-ci ne peuvent pas être assez petits ni suffisamment sans prétention. L'art des petits pas c'est qu'à chaque pas, on fasse attention à ce qu'un autre pas reste toujours possible, sans déterminer celui-ci déjà d'avance. « Oui, je suis là pour que tu puisses venir à ma rencontre, quand tu le veux. Oui, je te vois sur ton chemin vers le nouveau que toi seul(e) peut déterminer. Oui, je veux te comprendre sans condition quelconque, sans que je veuille être compris(e). » À partir de cette façon de procéder qui devine, en tâtonnant, la mansuétude prend naissance comme la signature d'une transformation réelle à laquelle on prendra de plus en plus intérêt et qui a déjà commencé à briller intérieurement.

« Ce que signifie l'amour, ne se laisse pas étudier en considération de sa présence majestueuse. Toute énergie que l'on emploie pour lui faire face dans une autre intention, renvoie nonobstant seulement à lui et se tient finalement à son service. L'amour nous est départi par son être discret et avant tout par lui-même. Sa beauté, son ardeur intense, arrache dans une épouvante susurrante tous les voiles qui oppressent quelque chose en nous. Sa respiration grandiose se ressent tel un coup de vent mugissant dans les chambres devenues bien petites du cœur vagabond. Il est encore plus noble et grand que cette tempête salutaire, mais jamais toute son activité en tant que telle ne peut être éprouvée. Il fuit la sagacité qui le met à l'étroit et qui veut régner sur lui par des paroles privées d'âme. »⁷

Das Goetheanum 50-51/2017.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Christine Gruwez a étudié la philosophie et l'iranistique. Le thème centrale de ses ouvrages, au sujet du christianisme, de l'Islam et le Manichéisme, c'est le dialogue entre les religions et les cultures.

Vladimir Soloviev
Sens de l'amour

Le processus spirituel-physique de la restauration de l'image de Dieu dans l'humanité matérielle ne peut aucunement s'accomplir de lui-même, sans notre co-action. Son commencement, comme celui de tout bien dans le monde, sort dans le domaine, obscur pour nous, des processus et relations inconscients ; là gisent le germe et les racines de l'Arbre de vie, mais nous devons le faire pousser par notre propre acte conscient ; au début la réceptivité passive du sentiment suffit, ensuite sont nécessaires la foi active, l'acte moral et la peine pour conserver ce don d'amour lumineux et créateur, le consolider et le développer, pour, avec son aide, laisser devenir en soi et chez autrui l'image de la forme de Dieu et créer à partir de deux êtres limités et mortels, une individualité absolue et immortelle. Si l'idéalisation singulière, inévitable et involontaire de l'amour, nous montre, par ce qui est empiriquement visible au travers de l'image idéale lointaine de l'objet de notre amour, naturellement ce n'est pas pour nous divertir, mais au contraire pour qu'avec la vertu de la vraie foi, la vertu de représentation active et l'acte de créativité réelle, nous laissions la réalité, qui ne lui correspond pas, se conformer d'après cet exemple authentique et donc la laisser ainsi prendre forme dans son apparition réelle.

Tiré de « **Le sens de l'amour** » Felix Meiner Verlag
Hambourg

⁷ Roland van Vliet : *La liberté le Je et l'amour*. Prologue.